

Le rythme de leurs chants accentuait leur allure.

Walter, qui les précédait, finit par reconnaître l'arbre géant auprès duquel il était arrivé lors de son douloureux voyage, quand, ayant dû laisser le vieux bûcheron et son cheval dans la forêt, il s'était dirigé au hasard vers ses domaines afin d'aller chercher du secours.

Hôte plusieurs fois centenaire de ces lieux, cet arbre, à l'ombre duquel il était venu se reposer dans les chasses au beaux temps de sa jeunesse, et où ses oncles s'étaient étendus avant lui, cet arbre lui produisit l'effet d'un vieil ami que l'on retrouve et que l'on va quitter.

Il lui semblait qu'au delà de son ombre allait commencer l'inconnu, le danger.

Le chevalier fit faire halte à ses troupes.

On marchait déjà depuis plusieurs heures, et un peu de repos était nécessaire.

Le sentier beaucoup plus étroit, à peine frayé, dans lequel on allait s'engager, nécessitait en outre d'autres formations de marche.

Elle commença bientôt.

Les diverses cohortes, d'Avenel et de Melrose d'abord, puis celle formée par les volontaires des clans voisins étaient arrivées en bon ordre dans la vaste clairière dominée par le géant au front chenu.

Le convoi avait paru à son tour, traîné par les bœufs trapus que leurs conducteurs piquaient en psalmodiant des airs pastoraux.

On aurait dit l'exode de quelques tribu antique allant chercher une autre patrie aux gras et verts pâturages.

La petite armée, campée maintenant dans cette forêt, offrait un coup d'œil étrange et pittoresque au milieu de ce cadre merveilleux.

Quelque chose de sauvage aussi et de puissant émanait de la vue de ces hommes aux éclatants costumes, aux jambes nues, à la bourse de fourrures pendant à la ceinture et fortement armés.

Remplis d'ardeur, ils ne demandaient qu'à poursuivre leur route.

Walter donna de nouveau le signal du départ.

Mais les premières difficultés allaient commencer.

Les files se dédoublèrent et l'avant-garde pénétra dans le sentier le long duquel le chevalier d'Avenel avait autrefois laissé les marques qui avaient guidé Kelly, la jolle meunière.

Les highlanders marchaient par rang de trois.

Le chemin devint même bientôt tellement rétréci que deux hommes purent seuls s'avancer de front.

Les frondaisons qui s'entre-croisaient au-dessus du sentier obligèrent même Walter d'Avenel à mettre pied à terre, ainsi que les cavaliers qu'il avait pu réunir.

La fatigue était venue et personne ne chantait plus.

Le chevalier interrogeait le soleil parvenu déjà haut sur l'horizon.

Une succession de petites clairières couvertes de maigres genêts se présenta.

Il y fit entrer ses contingents.

Mais si les rangs dédoublés avaient pu passer en ralentissant la marche de l'armée toute entière, il n'en avait pas été de même du convoi.

Des milliers de jeunes troncs serrés les uns contre les autres et si rapprochés qu'aucun d'eux ne pouvait grandir, présentaient un obstacle insurmontable au passage des roues.

Plusieurs escouades durent être détachées pour leur ouvrir un passage, la hache à la main.

Il était déjà tard quand les chariots apparurent, traînés par les bœufs fatigués.

Déjà les branches sèches de genêts crépitaient, lançant en l'air mille flammes joyeuses.

Cette vue, qui redonnait de l'entrain aux guerriers, fit oublier leur lassitude aux derniers arrivés.

La nourriture rendit bientôt la vigueur à leurs corps, et de la bière fraîche qu'on avait emportée, moussant à l'orifice des tonneaux défoncés, fit briller leurs regards.

Les grands bœufs, lâchés dans la clairière, moissonnaient l'herbe abondante et touffue de leur museau baveux.

Puis, rassasiés, luisants et forts, ils se couchèrent pour ruminer.

Les soldats reposés causaient entre eux et riaient.

Lorsque le sire d'Avenel donna le signal du départ, les hommes se précipitèrent à leur place.

Et ils se remirent en mouvement, plaisantant presque de la difficulté du terrain.

Mais le passage d'une aussi grande foule était de plus en plus lent et malaisé au milieu de cette végétation.

Les difficultés ne faisaient que s'accroître.

Le jour déclinait ; la crépuscule, puis la nuit arrivèrent bientôt, et il fallut renoncer à pousser plus avant.

On dut en conséquence se résoudre à camper en plein bois.

Des arbres élevés avaient remplacé les fourrés épais et souvent impénétrables, ce qui rendait en somme possible l'établissement du camp.

Des espaces plus larges s'étendaient entre les troncs, et du reste le feuillage servirait d'abri au dormeurs.

Walter d'Avenel dit à un de ses écuyers de prendre soin de son cheval, et après avoir donné des ordres nécessaires, il se laissa aller sur l'herbe au pied d'un de ses arbres.

Un tas de cendres, à quelques pas de lui, attira son attention.

— Quelqu'un était ici, il y a peu de temps, remarqua-t-il.

Il regarda mieux.

Une croix grossièrement tracée avec la pointe d'un couteau était dessinée dans le tronc au pied duquel il se trouvait.

— Je reconnais cet endroit, dit-il. C'est ici que je m'étais séparé de mon vieux et fidèle serviteur. C'est ici que Kitty l'a retrouvé. Et ces cendres sont probablement celles du foyer allumé par elle pour réchauffer ses membres raidis.

La porte des souvenirs venait de se rouvrir pour lui.

Éprouvés par la fatigue de cette première journée de marche, ses soldats s'endormaient un à un auprès des feux allumés et qui jetaient dans le sous-bois enténébré leurs dernières lueurs.

Les cris d'appel des sentinelles s'entendaient seuls de loin en loin !

Walter d'Avenel, toujours assis, laissa errer son regard sur le camp devenu silencieux.

— Me voici donc à la tête d'une armée, au centre de ces forêts, domaine jusqu'à ce jour presque inviolé des fauves, murmura-t-il.

« Quinze cents hommes sont là. Et ils dorment insouciant du lendemain. Ce lendemain où la mort les fauchera peut-être. Combien sont-ils parmi eux qui, n'y étant pas forcés, veillent encore ?

« Nul peut-être. Moi seul ! C'est que, si mon esprit est résolu, mon âme soupire. Elle repense à celle que j'ai quittée pour venir accomplir ce devoir, le cruel devoir de la guerre !

Et cherchant une médaille sur sa poitrine :

— Marie, je suis loin de toi, mais c'est à toi que je pense. Épouse bien aimée, le sommeil te berce-t-il à cette heure, et revois-tu en songe celui qui laisse son souvenir revenir vers toi à tire-d'aile ?

Le lieu où il se trouvait, les circonstances qui l'y avaient amené, la présence de tant d'hommes autour de lui, tout cela disparaissait dans l'envol de ses pensées.

Le rêve qui saisit parfois l'homme tout éveillé l'emportait vers d'autres contrées, vers un manoir ancien et d'aspect modeste et sobre, situé loin de ces lieux, au nord, beaucoup plus au nord.

Ce manoir était celui de Claymore.

Il y apercevait Marie, endormie sur cette couche auprès de laquelle, debout et retenant son souffle, il avait si souvent veillé sur son repos.

Elle s'y trouvait seule, insuffisamment distraite par l'affection de sœur de miss Ellen, par le culte fidèle de quelques serviteurs dévoués.

— Seule, soupira-t-il, sans un enfant pour donner à son âme le baume de sa tendresse filiale !

La mère et le fils ! L'une, loin de lui ; l'autre noyé dans les flots de la Tweed, ainsi que lui avait affirmé John Robby.

— À moins que cet aubergiste n'ait menti ? se dit-il, incrédule malgré tout et malgré lui-même.

Et secouant le front :

— Quel intérêt aurait cet homme à déguiser la vérité ? Après les services qu'il m'a rendus, somme toute, quoique Anglais... après les explications qu'il m'a données...

Et croyant voir son enfant ballotté par les remous écumeux :

— Cher petit, comme tu as dû souffrir ! Et personne d'assez courageux pour te porter secours. Et c'est fini, hélas ! à présent. Parmi les anges là-haut, dans les étoiles, tu planes au-dessus de ta mère si longtemps éprouvée par ta mort.

Un grand attendrissement l'envahissait.

— Dors, Marie, murmura-t-il. Dors, en le revoyant te sourire, notre ange aimé.

Il croyait apercevoir la ceinture de grands arbres sombres, enveloppant, d'une enceinte protectrice, le manoir de Claymore, d'où aucun bruit ne venait, et plongé dans la nuit pareil au palais du Silence...

Autour de lui, les derniers feux s'étaient éteints.

S seuls, les fonctionnaires marchaient lourdement afin de se tenir éveillé.

Walter d'Avenel s'enveloppa de son manteau et s'étendit sur l'herbe.

— Adieu, Marie, murmura-t-il. Je vais rêver de toi.

Il ferma les yeux afin de trouver le sommeil et de la revoir dans ses songes.

Les soldats en faction, superstitieux comme l'étaient les Écossais des montagnes, balbutiaient tout bas des prières, afin d'éloigner les esprits funèbres qui viennent annoncer leur mort prochaine aux guerriers.

Les ténèbres planent, immenses, recueillies.

La tête appuyée sur son bras replié, Walter d'Avenel, emporté par le sommeil, entr'ouvre ses lèvres et sourit à des visions de jeunesse et d'amour.

— Oui, dors et rêve... rêve et souris, ô généreux guerrier, assez de jours de larmes se sont passés, assez d'épreuves te semblent